

L'utilité sociale de la vie humaine Russie

TRISTAN LANDRY, *La valeur de la vie humaine en Russie (1836-1936)*, Québec, Presses de l'Université Laval, Collection À propos - Format de poche, 2023, 252 pages

Daniel Gomez

Volume 17, numéro 3, été 2023

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/102531ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gomez, D. (2023). Compte rendu de [L'utilité sociale de la vie humaine : Russie / TRISTAN LANDRY, *La valeur de la vie humaine en Russie (1836-1936)*, Québec, Presses de l'Université Laval, Collection À propos - Format de poche, 2023, 252 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 17(3), 15–16.

Russie

L'utilité sociale de la vie humaine



Daniel Gomez

Chef de pupitre politique

TRISTAN LANDRY

LA VALEUR DE LA VIE HUMAINE EN RUSSIE (1836-1936)

Québec, Presses de l'Université Laval, Collection À propos - Format de poche, 2023, 252 pages

«Tant dans l'univers du réalisme socialiste que de la propagande poutinienne, la mort des sacrifiés assure le futur et l'unité des survivants.» Landry p. XV

Durant la Seconde Guerre mondiale, 21 millions de Russes ont perdu la vie. À la fameuse bataille de Stalingrad, il y a eu un million deux cent mille tués ou blessés d'origine russe. Plus près de nous, en Ukraine, les observateurs s'entendent pour reconnaître que le pouvoir russe envoie allègrement, et en grand nombre, des soldats, peu ou pas préparés, au casse-pipe. Bref, pour Poutine et son fanclub, la vie humaine, surtout celle des autres, est quantité négligeable. C'est d'ailleurs lui qui déclarait, il n'y a pas si longtemps, que la mort des sacrifiés assure l'unité et le futur des survivants. Il en a rajouté en affirmant que : «Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis», et sa patrie aurait-il pu ajouter. Cette citation est tirée des saintes Écritures et démontre une conception quasi hiératique de l'unité des Slaves. Cette conviction a imprégné l'histoire de la Russie depuis la moitié du XIX^e siècle. Surtout l'idée que dans la conscience collective russe, la valeur de la vie est liée à son utilité sociale. Cette même croyance semble encore partagée par une grande majorité du peuple russe, comme paraît le démontrer son insensibilité, pour ne pas dire son appui, face à la politique de son nouveau tsar dans le conflit russo-ukrainien actuel.

Valeur de la vie humaine et utilité sociale sont les deux thèmes forts dans l'ouvrage de Tristan Landry. Cet essai est tiré d'une thèse de doctorat soutenue en 1999 et déjà parue en livre. Vu les événements en Ukraine une réédition s'est imposée. Le lecteur doit être prévenu de l'aspect académique, et plutôt hermétique par endroits, de l'ouvrage, doctorat oblige... Le thème central est pourtant assez simple : l'auteur soutient que toute la propagande et les actions de la Russie ne peuvent être comprises sans la connaissance des fondements idéologiques sur lesquels elles reposent, à commencer par le stalinisme. Il essaie de démontrer que la terreur stalinienne est largement imputable à la mise

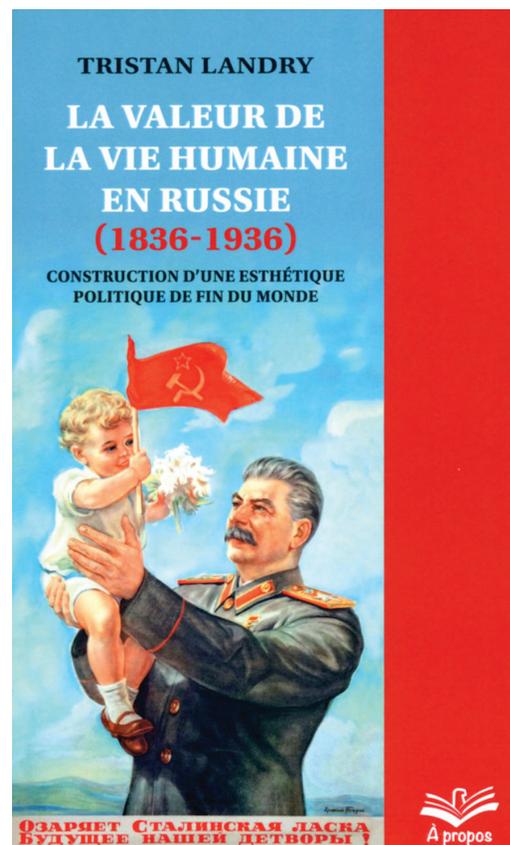
en place, par sédiments successifs, d'un ensemble hétéroclite d'idées qui, pour des raisons purement historiques, a constitué un champ «notionnel» à l'intérieur duquel le mépris de la vie humaine pouvait paraître justifié. En terme plus simple, c'est l'histoire de la Russie, composée de «sédiments» historiques accumulés les uns sur les autres, qui explique cette espèce de mépris stalinien (mais aussi «poutinien») de la vie humaine...

Le comportement du «tsar» actuel de Russie n'est donc pas le fruit d'un simple arbitraire ; il est déterminé par près de deux siècles d'histoire qui ont façonné la conscience collective russe. C'est ce processus intellectuel que l'auteur décortique pour nous. Il en distingue trois périodes : une première, située entre 1836 et 1905, durant laquelle les intellectuels russes s'attardent sur le «problème» de la Russie. Une deuxième, de 1905 à 1934, durant laquelle on semble avoir trouvé la «solution», qui consiste essentiellement en une politique de violence. Et enfin, une troisième partie, la «réception», de 1934 à 1936, dans laquelle le professeur d'histoire se donne pour ambitieuse mission de mesurer la manière dont les Russes ont perçu le message officiel du pouvoir soviétique diffusé par les littéraires russes.

LE PROBLÈME

Tout part de l'arriération historique qui caractérise la Russie tsariste jusqu'au milieu du XIX^e siècle. En 1861, quand le tsar décide d'abolir le servage, le pays est économiquement, politiquement et culturellement arriéré par rapport à l'Europe. Même émancipés, les moujiks continuent à subir l'exploitation des autocrates russes. De plus, leurs conditions physiques d'existence ne semblent pas leur avoir permis d'améliorer substantiellement leur production de façon à constituer une accumulation primitive indispensable à tout décollage économique industriel.

Cette situation stimule la pensée d'une certaine intelligentsia russe qui commence même à se radicaliser. Les idées fourmillent. Pour un philosophe tel Tchernychevski, le servage est certes l'une des principales causes du retard général de la Russie, mais aussi le manque de solidarité, la faiblesse naturelle du peuple russe, son inaptitude à prendre des décisions, sa soumission ancestrale à l'État, participent ce retard. Dans son roman,



Que faire, il prône la venue d'hommes nouveaux, de révolutionnaires, capables de créer une nouvelle conscience politique et de faire preuve d'abnégation de soi. Il cherche à propager une nouvelle esthétique. Rakhmetov, le héros du roman, a suscité pour toute une génération un «fascination morbide pour l'abnégation de soi et même pour la mort pour la cause». Dans son roman *Les possédés* (Les démons), Dostoïevski a très bien rendu cette atmosphère délétère.

Tout le monde ne réagit pas de la même manière devant ce «retard» de la société russe. Pour certains, les slavophiles, cela ne pose pas problème. Ils soutiennent que la Russie n'est pas l'Occident, c'est l'Orient. Elle est, entre autres, trop éloignée géographiquement pour être culturellement imprégnée des valeurs occidentales. Pour d'autres, les occidentalistes, c'est le contraire, les Russes doivent se mettre à l'école de l'Europe et se moderniser. Un rattrapage rapide s'impose.

Ce débat marque la plupart des productions intellectuelles de la seconde moitié du XIX^e siècle. Un impératif émerge : il faut accélérer le cours de l'histoire. Se pose alors la question du prix à payer pour cette accélération ? Le monde des idées, de l'art, de la littérature devient un moyen de transformer les structures russes. L'esthétique en est modifiée et l'histoire accélérée. «La littérature, en représentant la réalité non pas comme elle était, mais comme elle devait être, était susceptible d'accélérer le développement historique et le mouvement des idées révolutionnaires en Russie» (p. 48).

suite à la page 16



La valeur de la vie...

suite de la page 15

Cette conception héritée de Tchernycheski a joué plus tard un grand rôle dans la pensée de Lénine.

LA SOLUTION

De 1905 à 1934, après sa première révolution, la Russie connaît une période de jaillissement des idées en ce qui concerne son devenir. Confrontations à travers les revues, débats entre des « idéalistes » russes et des marxistes « nietzschéens », entre des positivistes et des idéalistes... Toutes les opinions s'expriment encore. On cherche à donner à l'humanité le bonheur à n'importe quel prix. Les marxistes commencent à proposer la conception d'un marxisme « esthétique », soutenu par une foi qui permettait de compenser le manque de scientificité du marxisme. Landry note comment Gorki, en 1905, dans son roman, *La mère*, puise dans le lexique religieux pour galvaniser la foi du peuple dans le socialisme et lui insuffler l'esprit de sacrifice. La symbolique chrétienne facilite pour le lecteur la compréhension de ce nouvel évangile (p. 110). La littérature de Gorki est celle par laquelle le lecteur acquiert la foi nécessaire à l'abnégation et au sacrifice de soi, voire au meurtre de l'ennemi de classe. « Les personnages de Gorki étaient [...] les précurseurs, les modèles de millions de véritables hommes, de combattants pour le socialisme » (p. 111).

Gorky donne le ton à tous les littéraires russes : celui du réalisme socialiste. Il s'agit de créer une nouvelle culture, de remplacer celle du monde capitaliste, condamné à la ruine, et de délimiter les contours d'une nouvelle méthode créatrice, celle du réalisme socialiste (p. 118).

LA RÉCEPTION

Tristan Landry s'attelle à l'ambitieuse tâche d'évaluer la manière dont le peuple russe a accueilli ce discours réaliste socialiste lui promettant des lendemains glorieux. Il ne faut pas oublier qu'avec l'appesantissement constant de l'emprise de Lénine et des bolchéviques sur la société russe, les choix culturels et idéologiques des individus se rétrécissent comme peau de chagrin. Mesurer la perception d'un message dans un tel contexte relève un peu de la gageure. Néanmoins, Landry n'hésite pas et prend le roman type réaliste socialiste, *Comment l'acier fut trempé*, de Nicolas Ostrovski (1901-1936), pour « juger comment la littérature soviétique résout le problème de l'esthétique de la valeur de la vie humaine en Russie. »

Dictature du prolétariat oblige, c'est la revue, *La jeune garde*, organe quasi officiel du pouvoir, qui est chargée de veiller à l'orthodoxie des œuvres littéraires. Tous les écrivains sont contraints de se plier au diktat du réalisme socialiste soviétique. Une fois tous les « ajustements » effectués, il faut une histoire qui puisse servir d'exemple aux jeunes générations soviétiques et les élever dans l'esprit du communisme. Plus prosaïquement, nous qualifions ça de propagande au premier degré...

Le livre a bénéficié d'un grand tirage et Landry a pu consulter un certain nombre de lettres de lecteurs. Sans grande surprise, on apprend que le roman a été apprécié par toutes les couches d'âges, en particulier pour sa valeur éducative et pour sa capacité à « former » le lecteur ». Ce dernier apprend aussi à vivre et à mourir. Les personnages d'Ostrovski sont prêts à mourir sans hésitation pour leur cause. Cette abnégation pour la vie collective et ce mépris de la vie individuelle transparaissent dans beaucoup de lettres. Ce livre, comme beaucoup d'autres à la même époque, n'était qu'une courroie de transmission entre l'idéologie officielle et le lecteur.

Rien n'interdisait à ce dernier de développer sa propre pensée critique, mais dans le secret et à ses risques et périls.

Finalement, nous dit Tristan Lavoie, *Comment l'acier fut trempé* a été écrit à la manière d'une vie de saint. La tradition hiératique (sainte, traditionnelle) dans la littérature russe est très lourde. Elle assume une fonction particulière dans les romans du réalisme socialiste. L'hagiographie crée un climat émotionnel et éthique. Le marxisme soviétique lui-même a été imprégné de cette atmosphère.

L'on ne peut séparer la terreur des années 1930 en Russie et cette exaltation du meurtre de l'ennemi de classe, de l'esprit de sacrifice propagé par l'esthétique officielle. Tout cela remonte déjà au début de la révolution. Ce ne fut pas exclusivement l'œuvre d'un Staline isolé, mais aussi de Lénine et même de différents organismes durant la révolution russe. Les purges de ces années de terreur ne furent rendues possibles que par la représentation de la valeur de la vie humaine propagée dans le réalisme socialiste. Cela justifia beaucoup d'autres assassinats. Dans la Russie stalinienne, tous les crimes politiques, petits ou gros, étaient rendus supportables par une esthétique de fin du monde omniprésente et diffusée par la littérature. Le réalisme socialiste englobait l'essentiel de la vie des individus. C'est ce qui lui faisait assimiler la terreur. Landry avance l'idée que « croire en cette littérature était la seule chose qui pouvait rendre supportable la terreur ». L'exemple de Nicolas Boukharine, un révolutionnaire de la première heure, exécuté sur l'ordre de Staline, est édifiant : avant d'être exécuté, il fit parvenir une lettre à Staline dans laquelle il lui exprimait tout son amour et sa dévotion. « Ne pas croire signifie non seulement perdre toute raison de vivre, mais aussi de mourir » (p. 176-177).

Finalement, la valeur que les Russes attribuent à la vie humaine est le fruit d'un long processus historique qui part de la suppression du servage jusqu'à la prise de pouvoir par les communistes. À partir du début du XX^e siècle se pose un problème éthique aux théoriciens du bolchévisme : celui de la valeur à reconnaître à la vie humaine. Ils vont finir par se représenter cette valeur en termes d'utilité sociale. Cela s'appuie sur des visions de lendemains qui chantent ou de fin du monde. Lénine imposa cette violence qui réveilla la vieille culture russe de la brutalité et de la cruauté, et attisa la violence latente de la révolution sociale (p. 181).

LE RÉALISME SOCIALISTE ET POUTINE

« Tant dans l'univers du réalisme socialiste que de la propagande poutinienne, la mort des sacrifiés assure le futur et l'unité des survivants. » p. XV

En lisant l'essai de Tristan Landry on ne peut évidemment faire abstraction de l'invasion de l'Ukraine par l'armée russe de Vladimir Poutine. On relève chez ce dernier des accents chers au réalisme socialiste dont il est l'héritier. Pour lui, la mort des sacrifiés a une utilité sociale : elle assure l'unité et le futur des survivants. D'après Landry, le leader russe est obsédé par la démographie, surtout celle de la Russie. Cette dernière ne compte que 144 millions d'individus, pour un espace relativement large, et le taux de natalité est dramatiquement bas. Il est certain que l'annexion de quelque 40 millions d'Ukrainiens, et même l'enlèvement de milliers de leurs enfants, renforcerait considérablement le fond slave. Cela nécessite certes le sacrifice de beaucoup de vies humaines mais « socialement » le pouvoir justifie cela, d'autant plus qu'une bonne partie de ces sacrifiés proviennent principalement de régions « ethniques » de Russie non slaves et servent de chair à canon.

Peut-être que finalement, c'est davantage le peuple ukrainien qui intéresse Poutine que son territoire. ❖